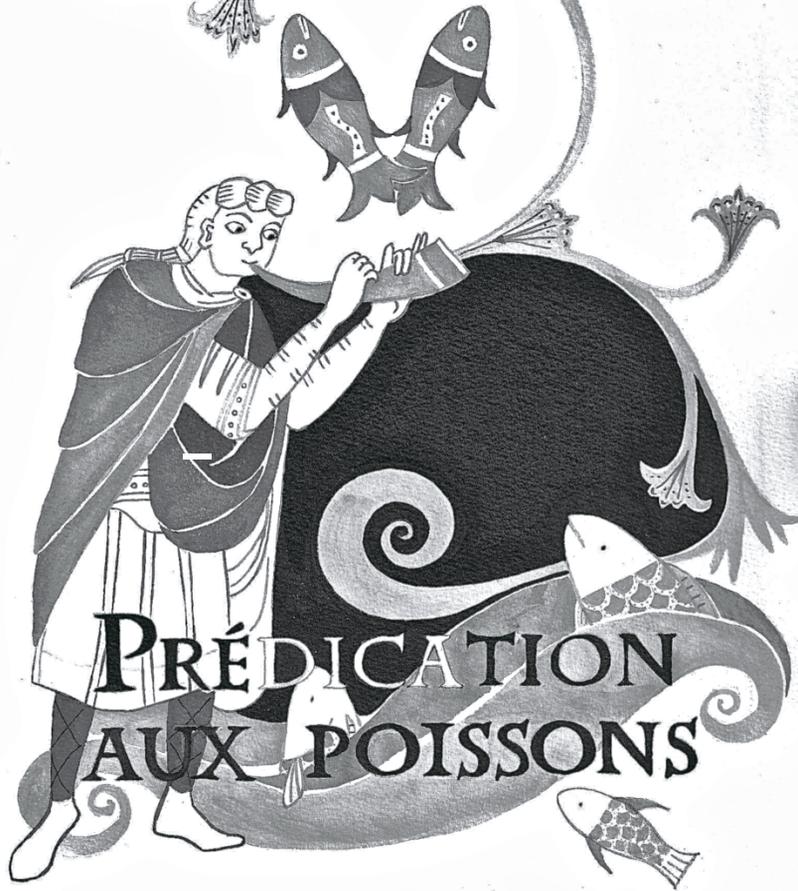


CHAPITRE V

PRÉDICATION
AUX POISSONS

CHAPITRE



PRÉDICATION
AUX POISSONS

Orphée célébrait alors sur sa lyre l'illustre fille de Jupiter...

Argonautiques – Apollonius de Rhodes (295-215 av. J.-C.).

Traduit par J.-J.-A. Caussin.

Les poissons charmés par Orphée escortent le départ des Argonautes.

Parfois représenté sous l'aspect du berger ou du crucifié, Orphée apparaît en Grèce treize siècles avant le Christ. Comme lui il est appelé à devenir un réformateur religieux de première importance. Robert Eisler, historien des religions d'origine autrichienne, proposa au début du XX^{ème} siècle, une nouvelle et séduisante étymologie du nom d'Orphée : "Il existe de nombreuses preuves que les poissons sacrés des sanctuaires d'Apollon en Lycie, sur le lieu même où l'on est le plus enclin à supposer les racines de l'orphisme ionien, ont été appelés orphoi. Ce mot ne semble pas avoir désigné au début la dénomination zoologique d'une espèce particulière, bien qu'il soit utilisé comme tel par la suite par de nombreux auteurs. Que le mot soit de Lycie à l'origine, c'est-à-dire d'origine hittite, ou sémitique, ou bien encore venu du grec (il n'y a aucune raison de donner la préférence à telle ou telle hypothèse), je suis enclin à penser que son sens originel était simplement "poissons" en général. Plus tard l'utilisation de ce mot désuet, et peut-être étranger, fut sans doute réservée à la nature particulière des poissons sacrés vénérés dans les sanctuaires lyciens." (Orpheus the Fisher : Comparative Studies in Orphic and Christian Cult Symbolism, 1921.)

L'aurore brillante éclairait de ses feux naissants les sommets du mont Pélion, et les flots de la mer se balançaient doucement au souffle d'un vent léger. Tiphys s'éveille et excite ses compagnons à s'embarquer. Aussitôt le rivage retentit d'un bruit affreux, au milieu duquel une voix sortie du vaisseau se fit entendre. C'était la poutre merveilleuse tirée par Minerve d'un chêne de la forêt de Dodone qui pressait elle-même le départ.

Frappés de ce prodige, les héros entrèrent promptement dans le vaisseau, s'assirent sur les bancs, chacun à la place que le sort lui avait marquée, et déposèrent auprès d'eux leurs armes. Ancée et le puissant Hercule remplissaient le banc du milieu. Hercule avait près de lui sa massue, et sous ses pieds le vaisseau s'était enfoncé plus avant dans les flots. Déjà on retire les câbles et on fait sur la mer des libations de vin. Jason détourne du rivage de sa patrie ses yeux baignés de larmes.

Tels que des jeunes gens qui, dansant au son du luth autour de l'autel d'Apollon, soit à Delphes, soit à Délos, ou sur les bords de l'Isménus, attentifs aux accords de l'instrument sacré, frappent en cadence la terre d'un pied léger : tels les compagnons de Jason, au son de la lyre d'Orphée, frappent tous ensemble les flots de leurs longs avirons. La mer est agitée, l'onde écume et frémit sous leurs puissants efforts, les armes étincellent aux rayons du soleil, de longs sillons blanchissants, semblables aux sentiers qu'on distingue à travers un champ couvert de verdure, marquent la trace du navire.

Tous les dieux, attentifs à ce spectacle, voient avec complaisance du haut de l'Olympe voguer sur les flots les plus vaillants des Héros issus de leur sang. Les Nymphes du Pélion, rassemblées sur leurs sommets, admirent à la fois

l'ouvrage de la déesse d'Itone et les héros dont les efforts font voler le vaisseau sur les ondes.

Le fils de Philyre, Chiron lui-même, descendant du haut de la montagne, s'avance sur le rivage en leur faisant signe de la main et leur souhaitant un heureux retour. Près de lui son épouse Chariclo, portant dans ses bras le jeune Achille, le présente tendrement à son père Pelée.

Lorsque par la prudence et l'adresse de Tiphys, qui dirigeait leur course en levant le gouvernail, ils furent sortis du port, alors ils dressèrent le mât, le fixèrent avec des câbles, déployèrent la voile et l'attachèrent par des cordages aux deux côtés du vaisseau. Elle fut aussitôt enflée par un vent frais qui, laissant reposer le bras des Argonautes, les porta bientôt au-delà du promontoire Tisée.

Orphée célébrait alors sur sa lyre l'illustre fille de Jupiter, Diane, protectrice des vaisseaux, qui se plaît à parcourir ces rivages, et veille sur la contrée d'Iolcos. Attirés par la douceur de ses chants, les monstres marins, et les poissons mêmes, sortant de leur retraite, s'élançaient tous ensemble à la surface de l'onde et suivaient en bondissant le vaisseau, comme on voit dans les campagnes des milliers de brebis revenir du pâturage en suivant les pas du berger qui joue sur son chalumeau un air champêtre.

La Croix lumineuse.

Actes apocryphes du diacre Philippe. Traduit par B. Bouvier et F. Bovon.
Des Poissons spectateurs d'un miracle...

Le Philippe dont il est question dans cette histoire est un des sept diacres choisis après la Pentecôte pour prendre soin des pauvres et des nécessiteux (à ne pas confondre avec l'apôtre du même nom mentionné dans les Évangiles). Après le martyre d'Étienne, il évangélise la Samarie avec un grand succès, aussi est-il appelé l' "Évangélique." Le peuple écoute ses prédications à la suite desquelles des esprits impurs quittent le corps de nombreux possédés en poussant des cris. Il guérit des boiteux et des estropiés, et réussit même à convertir Simon le Mage. Poussé par l'ange du Seigneur sur la route de Jérusalem à Gaza, il prêche à Azot avant de se fixer à Césarée maritime. La tradition fait de lui l'évêque de Lydie.

Alors Philippe arriva par mer aux confins des Candaces, y trouva un vaisseau qui appareillait pour Azot et dit aux matelots : — Prenez-moi à bord, marins, et emmenez-moi à Azot. Il convint de leur donner quatre pièces d'or pour son passage, et s'embarqua avec eux.

Ils avaient parcouru en navigant environ quatre cents stades, lorsque se leva un vent violent, qui mit le vaisseau en péril. Puis, survinrent, amenées par le vent, des sauterelles redoutables qui s'attaquaient aux passagers.

Philippe se leva, vint à la proue et dit : — Qui est celui qui a poussé ce vent à engendrer ses enfants pour que, dans leur nature bestiale, ils s'attaquent aux hommes ? et de clamer : — Ô seigneur Jésus-Christ miséricordieux qui m'est apparu, et qui m'a dit : — Si tu m'invoques, je t'exaucerai. Voici, maintenant je t'invoque dans ce pressant péril.

C'était environ minuit, lorsque, disant ces mots, il vit un sceau lumineux en forme de croix ; car il faisait sombre.

Le sceau brilla de plus en plus, si bien que même les matelots aperçurent la gloire lumineuse, qui était plus éclatante que le soleil. L'éclat se trouvait au milieu du ciel et illuminait les flots ; les monstres marins, les poissons et les autres bêtes, lorsqu'ils aperçurent cette gloire dans la mer, firent cercle, adorèrent la lumière et clamèrent des hymnes dans leur langage. La mer se transforma sous la majesté de cette lumière, le vent se calma et les sauterelles périrent dans la mer.

Quant à nous, nous restâmes à nous réjouir de la lumière, de ce qu'elle était venue jusqu'à nous.

Saint Antoine de Padoue prêchant aux Poissons.

D'après Les Petits Bollandistes. La Vie des Saints, racontée par Mgr Paul Guérin (1830-1908).

Où les Poissons découvrent la foi.

Il existe un lied de Mahler inspiré de cette histoire, "Des Antonius von Padua Fischpredigt." Le texte en est d'Arnim et Brentano, et est extrait de leur recueil de contes populaires allemands, Des Knaben Wunderhorn (Le Cor enchanté de l'enfant, 1805-1808). Saint Antoine de Padoue s'en va prêcher mais trouve l'église vide. Il va alors à la rivière et s'adresse aux poissons. Tous accourent et l'écoutent bouche grande ouverte. Le sermon plaît beaucoup, mais, à la fin, tous s'en retournent, les brochets restent des voleurs, les écrevisses marchent à reculons, etc. sans tirer aucune leçon du beau discours qu'ils viennent d'entendre.

Un miracle éclatant que Saint Antoine accomplit à Rimini, décida de la conversion d'un grand nombre d'hérétiques. Comme les yeux des ennemis de la foi se fermaient obstinément à la lumière, malgré les sermons les plus éloquentes, les raisonnements les plus serrés et les preuves les plus convaincantes, Antoine déclara du haut de la chaire que ceux qui voudraient l'accompagner jusqu'à l'embouchure du fleuve, verraient des choses merveilleuses.

Quand on fut arrivé sur les bords de la Marecchia, Antoine élevant la voix, promena son regard sur l'étendue des eaux et s'écria :

— Poissons de la mer et du fleuve, écoutez : puisque les hommes ne veulent pas entendre la parole de Dieu, c'est à vous que je vais l'annoncer.

Aussitôt, des profondeurs du fleuve, des abîmes de la mer, les petits mêlés aux gros, une multitude de poissons s'approchent du rivage. Ils arrivaient de tous côtés par troupes innombrables, serrés les uns contre les autres, la tête hors de l'eau, les yeux tournés vers Antoine qui leur parla ainsi : — Quelles actions de grâces, ô poissons, ne devez-vous pas rendre à celui qui vous a donné pour demeure cette immense étendue d'eau !

C'est à lui que vous devez ces profondes retraites où vous vous réfugiez pendant la tempête ; c'est lui qui, à l'époque du déluge universel, lorsque tous les hommes et tous les animaux qui n'étaient pas dans l'arche périrent, vous a conservé l'existence. Vous avez sauvé le Saint prophète Jonas, vous avez fourni à Saint Pierre et à Jésus de quoi payer le cens, enfin, vous avez servi de nourriture au Roi des Rois. Louez donc et bénissez le Seigneur, qui vous a favorisé entre toutes les créatures.

À ces mots, les poissons s'agitent, battent la queue, ouvrent la bouche et témoignent par mille signes qu'ils veulent rendre hommage au Très-Haut, et lui payer le tribut de leurs muettes louanges.

Les assistants ne pouvaient contenir leur admiration et leur étonnement :

— Louons Dieu, mes frères, s'écria Antoine en se tournant vers les assistants, Louons Celui que les poissons révèrent plus que ne le font les hommes créées à sa divine ressemblance.

Les hérétiques étaient confondus ; ils se jettent en foule aux pieds du saint homme, et ne consentent à quitter la place qu'après avoir reçu de lui l'absolution des péchés.

Tous ceux qui assistèrent à ce miracle, rentrèrent ce jour là même dans le sein de l'Église.

Le saint Père, après cette éclatante manifestation de la toute puissance de Dieu, demeura encore quelques jours à Rimini pour affermir dans la foi les nouveaux convertis, et les instruire des principaux dogmes de la religion.

Le souvenir de ce prodige s'est perpétué en Italie et même en France, et le père Papebroek nous dit qu'il a vu des ses yeux, le 26 novembre 1660, une antique chapelle élevée sur les lieux mêmes où il s'accomplit.

Lettre ouverte aux Poissons.

Vie et Chants de 'Brug-pa Kun-legs, le Yogin – Tibet (XV^{ème} siècle).

Traduction de R.A. Stein.

Où les poissons apprennent que, nul ne pouvant échapper à la loi de rétribution des actes, mieux vaut s'y plier volontairement...

'Brug-pa Kun-legs, encore appelé "le fou de Brug", est un ermite tibétain itinérant et chantant du XV^{ème} siècle. Il connaît une enfance tourmentée dans un pays en proie à d'incessantes luttes de clans, et son père meurt assassiné. Fuyant un monde insupportable à ses yeux, il part à la recherche

de maîtres qui l'initient aux six yogas de Naropa, entre autres celui du feu intérieur. Perpétuel voyageur et mendiant, ignorant normes et conventions, disciple de multiples lamas, il reçoit la transmission du chant de Sarahā qui le marque profondément. Il évoque son illumination ainsi : "Je fis le pèlerinage des lieux saints de Bu-chu, grand secret, lieu de victoire complète sur le démon, de félicité suprême, éclat de rire, forêt où tout est réuni." L'anecdote suivante, tirée de ses mémoires, illustre un point particulièrement délicat de la doctrine bouddhique, qui affirme tout à la fois que notre vie présente est déterminée par notre karman (actes accomplis dans nos vies antérieures) et que nous pouvons épuiser ce karman pour gagner la libération, le Nirvana.

Les habitants du lac Gri-gu et sGa-'dra m'avaient pris, moi le yogin Kun-legs, pour un Bouddha bien que je ne sois pas un Bouddha ; ils m'avaient pris pour un siddha* bien que je ne sois pas un siddha. D'abord ils me dirent qu'ils avaient besoin de pluie, ensuite ils me dirent qu'ils avaient besoin de poisson, car c'étaient des pêcheurs. D'autres dirent encore quelque chose ou ne dirent rien du tout.

Aussi dis-je aux gens de sGa-'dra : — Je dois d'abord envoyer un messager auprès de Monsieur le Roi de la Religion, le Dieu de la Mort, pour voir si je ne deviendrais pas un pêcheur en vous donnant la siddhi sur les poissons.

Aussi envoyais-je au Roi de la Religion, le Dieu de la Mort, cette lettre pour le questionner sur les quelques différences à faire entre Cause et Fruit des divers actes :

Roi de la Religion ! Requête !

Quand quelques personnes me demandent la siddhi la plus excellente, je leur donne la religion qui correspond à leurs capacités intellectuelles. Quand les gens me disent qu'ils ont besoin d'une siddhi ordinaire, je leur donne celle de l'or, de l'argent, du cuivre ou du fer, celle des céréales ou de la viande ou du beurre, ou celle des armes. Mais les gens de sGa-'dra, en particulier, me disent qu'ils ont besoin de la siddhi des animaux vivants. Alors je vous prie de bien vouloir me dire si je deviendrais ou non un pêcheur en leurs donnant des yaks, des moutons ou des poissons.

Ayant envoyé cette requête, le Roi de la Religion, le Dieu de la Mort, daigna prononcer :

— Très bien, très bien, fils de bonne famille ! La question que tu as soulevée est extrêmement savante. Il semble qu'il y ait dans le monde des hommes, un très grand nombre de gens de diverses dénominations, savants, religieux, siddha, etc., mais parmi eux, toi, Kun-legs, tu pratiques la pensée de la bodhi de compassion et d'amour pour tous les dharmas. Tu veux donner à tous les êtres vivants conformément à la force de leurs vœux, à leur disposition et à leur savoir. Les gens qui aiment le péché, il faut les laisser accomplir le péché ; ceux qui désirent se détourner du péché, il faut les laisser se détourner du

péché au moyen de la doctrine de Cause et Fruit. Ceux qui pratiquent les six paramita (perfection), il faut les laisser pratiquer les six paramita ; ceux qui se complaisent dans la misère morale, il faut les laisser se complaire dans la vérité relative du monde phénoménal.

Il est dit dans un sutra : — Où qu'on aille il n'est point d'endroit
Où l'on ne soit pas placé par le karman
Il n'y en a point au Ciel,
Il n'y en a pas au fond de l'Océan.

Aussi, quelque soit la siddhi que vous donniez, il n'en résultera rien pour vous, ni vertu, ni péché. Moi, Roi de la Religion, le Dieu de la Mort, j'envoie les six espèces d'êtres vivants aux six espèces de lieux de naissance, conformément aux propres œuvres de chacun d'eux.

En dehors de cela, malgré ma grande puissance, il m'est impossible de trouver un moyen d'y changer quelque chose. Quel qu'en soit le degré de vertu ou de péché, cela n'aura aucune conséquence pour moi, le Roi de la Religion, le Dieu de la Mort.

Pour prendre un exemple : le joyau magique produit tout ce qu'on désire, aussi bien vertu que péché, mais le joyau n'en est pas pour autant revêtu de vertu ou de péché, ou de pensée discursive. De la même manière, si tu confères aux gens de sGa-'dra la siddhi des poissons, tous les poissons qui ont à payer la dette de la rétribution pour avoir pris la vie des hommes de sGa-'dra dans une vie antérieure, seront donnés à ces hommes-là. Il faut laisser se battre le karman et le mûrissement complet de ce karman, les actes et leur fruit. Les criminels ne seront pas protégés par leur seigneur, les pécheurs ne seront pas protégés par leur lama, les enfants dépravés ne seront pas protégés par leurs parents.

Il est dit : — Quand la vie d'un seul être est terminée
La puissance de mille bouddhas n'y peut rien.

Comme c'est vrai, tu dois le comprendre !

Lorsqu'il m'eut gratifié de cette réponse, j'envoyais sur le champ la lettre suivante :

Message aux espèces de poissons variés qui demeurent dans le lac !

Conformément aux lettres successives de l'année dernière, si vous n'épurez pas dès maintenant le mûrissement de votre karman, quel qu'il soit, ne le regretterez-vous pas lorsque vous renaîtrez plus tard dans le grand enfer ?

Payez donc maintenant aux gens de sGa-'dra la dette dont le mûrissement

du karman exige le remboursement, payez-la quelle qu'elle soit, et sans en déduire les intérêts. Et que, dès maintenant, en rejetant votre corps d'animal, de poisson ou autre, vous puissiez obtenir le corps si précieux d'un homme. Puissiez-vous rencontrer un lama authentique, puissiez-vous devenir capable d'observer les trois enseignements parfaitement purs de la discipline morale et puissiez-vous à la fin accéder à l'état de bouddha dans le cercle (mandala) du Vajrayana des mantras secrets !

Ayant jeté cette missive dans le lac, les poissons qui réalisèrent alors le fruit de leur karman payèrent la dette avec leur corps.

* Siddha est un terme sanskrit qui signifie "accompli, réalisé, obtenu ou parfait." Selon la philosophie indienne et plus particulièrement le Yoga, le Siddha est celui qui a atteint le but suprême ou la perfection et qui est doué de pouvoirs surnaturels ou merveilleux (Siddhi).

Le prédicateur des Poissons.

Le grand voyage du pays des Hurons (1632).

Gabriel Sagard, frère récollet de l'observance de saint François.

Où l'on apprend que les Hurons sont animistes, et croient à une âme de l'Eau.

Au XVII^{ème} siècle, les Récollets français ont pris une part active à l'évangélisation de l'Amérique. Le frère convers Gabriel Sagard-Théodat, compagnon jovial qui couche avec un rat musqué et fait des blagues sur ses sabots, s'avérera être un historien de grand talent. Ses récits nous ont transmis des renseignements précieux concernant la vie des premiers colons du Canada et celle des autochtones, faisant de lui un précurseur de l'ethnographie. Sagard s'attache au détail des choses, à la vie quotidienne des Indiens. Il a pour le servir un esprit d'observation aigu. À ces qualités s'ajoutent une langue savoureuse, un style direct, d'une seule coulée. Il n'en reste pas moins un homme de son temps. Attaché au dogme et pénétré de rationalisme, il manifeste une extrême répulsion pour l'animisme des Hurons, qu'il qualifie de "superstition" et de "folie." Les Hurons prenaient grand soin des arêtes de poissons. Il ne fallait pas les jeter au feu. Ils en retirèrent celles que Sagard y jeta un jour, en lui disant qu'il y avait certains esprits qui avertiraient les autres poissons de ne pas se laisser prendre puisqu'on traitait ainsi leurs os. "Il est déplorable, s'indigne-t-il, de voir de combien de chimères le démon embrouille leur esprit." Pourtant, Thomas rapporte dans son évangile que Jésus disait : "Soulève la pierre et tu me trouveras. Fends le bois, je suis encore là" (logion 81).

Désireux de voir les cérémonies et façons ridicules que les Hurons observent à la pêche du grand poisson, qu'ils appellent Assihendo, qui est un poisson gros comme les plus grandes morues, mais de beaucoup meilleur, je partis de Quieunonascaron, avec le capitaine, au mois d'octobre, et nous embarquâmes sur la mer douce dans un petit canot, et prîmes la route du côté du Nord, où après avoir long temps navigué et avancé dans la mer, nous nous arrêtâmes et prîmes terre dans une île commode pour la pêche, et y cabanâmes proche de plusieurs ménages qui s'y étaient déjà accommodés, pour le même sujet de la pêche.

Dès le soir de notre arrivée, on fit un festin de deux grands poissons, qui nous avaient été donnés par un des amis de notre Sauvage, en passant devant l'île où il pêchait : car la coutume est, entre eux, que les amis se visitent les uns les autres au temps de la pêche, de se faire des présents mutuels de quelques poissons. Notre cabane étant dressée à la façon des Algonquins, chacun y choisit sa place ; aux quatre coins étaient les quatre principaux, et les autres ensuite, les uns joignant les autres, assez pressés. On m'avait donné un coin dès le commencement ; mais au mois de novembre, alors qu'il commence à faire un peu froid, je me mis plus au milieu, pour pouvoir participer à la chaleur des deux feux que nous avions, et cédaï mon coin à un autre. Tous les soirs on portait les rets environ à une demie-lieue, ou une lieue, en avant dans le lac, et le matin à la pointe du jour, on les allait lever, et rapportait-on toujours quantité de poissons et leur ouvrait-on le ventre comme l'on fait aux morues, puis les étendait sur des râteliers de perches dressés exprès pour les faire sécher au soleil : que si le temps était incommode, et les pluies empêchaient et nuisaient à la sécheresse de la viande ou du poisson, on les fait boucaner à la fumée sur des claies ou sur des perches, puis on serre le tout dans des tonneaux, de peur des chiens et des souris, et cela leur sert pour festiner, et pour donner goût à leur potage, principalement en temps d'hiver.

Quelques fois on réservait les plus gros et gras assihendos, qu'ils faisaient fort bouillir et consommer en de grandes chaudières pour en tirer l'huile, qu'ils amassaient avec une cuiller par-dessus le bouillon, et la serraient en des bouteilles qui ressemblaient à nos calebasses : cette huile est aussi douce et agréable que le beurre frais, aussi est-elle tirée d'autres bons poissons, qui sont inconnus aux Canadiens, et encore plus ici. Quand la pêche est bonne, et qu'il y a nombre de cabanes, on ne voit que festins et banquets mutuels et réciproques, qu'ils se font les uns aux autres, et se réjouissent de fort bonne grâce ensemble, sans dissolution. Les festins qui se font dans les villages et les bourgs sont parfois bons : mais ceux qui se font à la pêche et à la chasse sont les meilleurs de tous.

Ils prennent surtout garde de ne jeter aucune arrête de poisson dans le feu, et en ayant jeté, ils m'en tancèrent fort, et les en retirèrent promptement, disant que je ne faisais pas bien et que je serais cause qu'ils ne prendraient plus rien : pour ce qu'il y avait de certains esprits, ou les esprits des poissons mêmes, desquels on brûlait les os, qui avertiraient les autres poissons de ne se pas laisser prendre, puisqu'on brûlait leurs os. Ils ont la même superstition à la chasse du cerf, de l'élan, et d'autres animaux, croyant que s'il en tombait de la graisse dans le feu, ou que quelques os y fussent jetés, qu'ils n'en pourraient plus prendre. Les Canadiens ont aussi cette coutume de tuer tous les élans qu'ils peuvent attraper à la chasse, craignant qu'en épargnant ou en laissant aller quelqu'un, il n'allât avertir les autres de fuir et se cacher au loin, et ainsi en laissent parfois pourrir et gâter sur la terre, quand ils en ont déjà assez pour leur provision, qui leur ferait bon besoin en un autre temps, pour les grandes

disettes qu'ils souffrent souvent, particulièrement quand les neiges sont basses, auquel temps ils ne peuvent que très difficilement attraper la bête, et encore, en danger d'en être offensés.

Un jour, comme je pensais brûler au feu le poil d'un écureuil qu'un Sauvage m'avait donné, ils ne le voulurent point souffrir, et me l'envoyèrent brûler dehors, à cause des rets qui étaient pour lors dans la cabane : disant qu'autrement, ils le diraient aux poissons. Je leur dis que les rets n'y voyaient goutte ; ils me répondirent que si, et même qu'ils entendaient et mangeaient. — Donne-leur donc de ta bouillie de farine de maïs, leur dis-je ; mais un autre répliqua : — Ce sont les poissons qui leur donnent à manger, et non point nous. Je tançai une fois les enfants de la cabane, pour quelques vilains et impertinents discours qu'ils tenaient ; il arriva que le lendemain matin, ils prirent fort peu de poisson, et ils l'attribuèrent à cette réprimande, qui avait été rapportée par les rets aux poissons.

Un soir, que nous discourions des animaux du pays, voulant leur faire entendre que nous avions en France des lapins et des levreaux, qu'ils appellent Quieutonmalisia, je leur en fis voir la figure par le moyen de mes doigts, en la clarté du feu qui en faisait donner l'ombrage contre la cabane ; d'aventure et par hasard on prit le lendemain matin du poisson beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et ils crurent que ces figures en étaient la cause, tant ils sont simples, me priant au reste de prendre courage, et de faire tous les soirs de même, et de leur apprendre, ce que je ne voulais point faire, pour n'être cause de cette superstition, et pour n'adhérer à leur folie.

En chacune des cabanes de la pêche, il y a ordinairement un Prédicateur des poissons, qui est accoutumé de faire un sermon aux poissons ; s'ils sont habiles gens, ils sont fort recherchés parce qu'ils croient que les exhortations d'un habile homme ont un grand pouvoir d'attirer les poissons dans leurs rets. Celui que nous avions s'estimait un des premiers, aussi faisait-il beau voir se démener, et de la langue, et des mains, quand il prêchait, comme il le faisait tous les jours après souper, après avoir imposé le silence, et fait ranger chacun à sa place, couché de leur long sur le dos, et le ventre en haut comme lui.

Son thème était : Que les Hurons ne brûlent point les os des poissons, puis, il poursuivait ensuite avec des affectations non pareilles, exhortait les poissons, les conviait, les invitait et les suppliait de venir se laisser prendre, et d'avoir bon courage, et de ne rien craindre, puisque c'était pour servir à leurs amis, qui les honorent, et ne brûlent point leurs os. Il en fit aussi un particulier à mon intention, par le commandement du capitaine, lequel me disait après :
— Hé bien mon neveu ! Voilà-t-il pas qui est bien ?
— Oui, mon Oncle, à ce que tu dis, répondis-je ; mais toi, et vous autres les Hurons, vous avez bien peu de jugement de penser que les poissons entendent et ont l'intelligence de vos sermons et de vos discours.

Pour avoir bonne pêche ils brûlent aussi parfois du tabac, en prononçant certains mots que je n'entends pas. Ils en jettent aussi, à même intention, dans l'eau à certains esprits qu'ils croient y présider, ou plutôt à l'âme de l'Eau (car ils croient que toute chose matérielle et insensible a une âme qui entend) et la prient à leur manière accoutumée, d'avoir bon courage, et faire en sorte qu'ils prennent bien du poisson.

Le souper de Stubb.

Moby Dick – Herman Melville (1819-1891).

Étranges paroissiens que ces requins de minuit gavés de chair de baleine. Avides, et comme sourds au sermon que le vieux Fleece, le cuisinier marin, leur adresse du haut de la coque.

Ce chapitre de Moby Dick a souvent été rejeté par les critiques comme un intermède comique dans un texte de poids. Mais ce bref échange entre Stubb, second lieutenant du Pequod, et Fleece, le cuisinier noir du navire, est thématiquement beaucoup plus important qu'une lecture superficielle ne le laisserait supposer. Melville commence par associer le souper vorace de l'officier avec le spectacle d'une horde de requins s'alimentant féroce­ment sur la même baleine. La métaphore est filée jusqu'à la fin du texte : à qui s'adresse ce sermon inutile, à l'homme ou aux requins ?

Vers minuit, le steak étant découpé et cuit, Stubb qui se tenait debout, éclairé entre deux lanternes à huile, avalait vaillamment son souper de baleine, accoudé au chef de cabestan, comme s'il se trouvait devant un buffet. Il n'était pas non plus le seul dîneur à se repaître de chair de baleine cette nuit-là. Mêlant le vacarme de leurs mâchoires à ses propres mastications, des milliers de requins, grouillant autour du Léviathan mort, se régalaient de sa graisse. Au-dessous de lui, les rares hommes qui sommeillaient encore dans leurs couchettes sursautaient à chaque instant au bruit des gifles vigoureuses que leurs queues administraient sur la coque du navire, à quelques pouces de leurs cœurs d'endormis. En se penchant par-dessus bord on pouvait les voir (de même qu'auparavant on pouvait les entendre), se vautrant dans les eaux mornes et noires, retournés sur le dos pour mieux creuser dans les flancs de la baleine de ronds orifices, de la grosseur d'une tête humaine.

Cet exploit du requin semble quasi-miraculeux ; comment arrive-t-il, sur une surface apparemment inaltérable, à en arracher des portions aussi symétriquement circulaires ? Cela fait partie de l'universel mystère.

La marque qu'il laisse ainsi sur la baleine ne saurait être mieux comparée qu'au fraisage que fait un menuisier pour noyer la tête d'une vis.

De même que dans l'horreur fumante et démoniaque d'un combat naval on peut voir des requins reluquer avec convoitise le pont des navires – comme des chiens affamés autour d'une table où l'on tranche de la viande saignante – prêts à avaler avidement tout cadavre jeté parmi eux, pendant que sur le pont,

les combattants, tels des bouchers, découpent la chair humaine comme des cannibales avec leurs lames dorées et parées de galons, les requins, eux aussi, avec leurs mâchoires tels des poignards, se disputent sous la table, tailladant la chair morte ; retournez ce problème en tous sens, il reste que le résultat est joliment identique, c'est-à-dire qu'il s'agit, de part comme de l'autre, d'une déplorable affaire de squales. Les requins sont ainsi l'invariable escorte des négriers qui traversent l'Atlantique, trottant systématiquement à leurs côtés, sur le qui-vive au cas où il y aurait un colis à transporter ou un esclave à faire disparaître décentement. Et bien qu'on puisse donner encore un ou deux exemples, relatifs aux temps, aux lieux et aux occasions où les requins se réunissent fort amicalement pour festoyer ensemble on ne peut plus joyeusement, il n'est cependant pas de moment ni de circonstance imaginable où on les trouvera en société aussi innombrable, animée d'une plus joviale gaieté qu'autour d'un cachalot mort, amarré de nuit au flanc d'un baleinier en pleine mer. Si vous n'avez jamais contemplé pareil spectacle, alors réservez votre jugement quant à l'opportunité d'adorer le diable, et de l'intérêt de se le concilier.

De même que Stubb, à ce moment, ne se souciait pas spécialement du bruit que faisaient les mâchoires affairées à ce festin si proche, de même les requins ignoraient qu'il faisait, de son côté, claquer ses lèvres gourmandes :

— Cuistot ! Cuistot ! Où est ce vieux Fleece ? cria-t-il enfin, arquant encore un peu les jambes comme pour assurer une assise plus solide à son repas et piquant sa fourchette dans le plat comme s'il usait de son harpon :

— Cuistot ! Hé, cuistot ! Rapplique un peu par ici, cuistot !

Le vieux Noir ne se réjouissait pas particulièrement d'être tiré de la tiédeur de son hamac à une heure aussi incongrue ; aussi se traîna-t-il hors de la cuisine péniblement, car, comme chez beaucoup de vieux Noirs, quelque chose clochait du côté de ses articulations qu'il ne pouvait astiquer aussi bien que ses casseroles ; ce vieux Fleece, comme on l'appelait, arriva, traînant des pieds et boitant, assurant son pas de ses béquilles, grossièrement façonnées avec des cercles de tonneaux redressés ; il trébucha en avant comme un vieux morceau d'ébène, et, au commandement, s'arrêta net en face de Stubb, de l'autre côté du buffet. Les mains jointes devant lui, appuyé sur ses doubles cannes, il pencha un peu plus avant son dos voûté, et inclina sa tête de côté de manière à tendre sa meilleure oreille.

— Cuistot, dit Stubb, en portant rapidement un morceau de viande rougeâtre à sa bouche, cuistot, tu ne trouves pas que ce steak est trop cuit ? Et tu l'as battu trop longtemps, il est trop tendre ! N'ai-je pas toujours dit que pour être bonne la viande de baleine doit être coriace ? Regarde ces requins : ne vois-tu pas qu'ils la préfèrent dure et saignante ? Quel vacarme ils mènent ! Cuistot, va leur dire deux mots de ma part : informe-les qu'on leur permet volontiers de se servir poliment et modérément, mais en silence ! C'est le diable

si je m'entends parler ! Va donc, cuistot, et transmets mon message. Tiens, attrape cette lanterne, et colle-leur un sermon !

Maussade, le vieux Fleece prit la lanterne et traversa le pont en boitillant jusqu'aux pavois, puis abaissant d'une main sa lumière autant que possible au-dessus de l'eau, de façon à bien voir ses ouailles, de l'autre il brandissait ses béquilles, et se penchant largement par-dessus bord, il commença à haranguer les requins en marmottant, cependant que Stubb, se glissant silencieusement derrière lui, écoutait tout ce qu'il racontait.

— Mes frères, me v'là avec l'ordre de vous dire d'arrêter ce maudit vacarme, là en bas. Vous entendez ? Arrêtez ce sacré claquement de babines ! M'sieur Stubb a dit que vous pouviez emplir vos damnées panses jusqu'aux écoutilles, mais par Dieu ! Arrêtez ce sacré tintamarre !

À ces mots Stubb intervint, lui assénant une claque sur l'épaule :

— Cuistot ! Eh bien ! Peste ! Ne jure pas de la sorte en prêchant ! Ce n'est pas le meilleur moyen de convertir les pécheurs, cuistot !

— Ah bon ? Alors, faites-y donc un sermon vous-même, répondit-il, renfrogné, se détournant pour repartir.

— Non, non, allez, cuistot, continue !

— Bon alors, frères bien-aimés...

— Très bien, approuva Stubb, amadou-les comme ça, essaye un peu de cette façon... Et Fleece poursuivit :

— Par nature vous autres requins vous êtes des voraces, mais je vous dis, mes frères, que cette voracité... Mais cessez donc ce maudit claquement de queues ! Et comment pouvez-vous m'écouter si vous continuez ce damné vacarme avec vos mâchoires ?

— Cuistot, dit Stubb en l'empoignant au collet, je ne veux pas de ces jurons-là. Fais-leur une adresse courtoise.

— Votre voracité, frères, je ne vous en blâme pas tant, c'est la nature et on y peut rien, mais contrôler cette nature perverse, ça c'est le but ! Sûr et certain que vous êtes des requins, mais si vous réprimez le requin qui est en vous, alors vous serez des anges, car les anges ne sont que des requins qui se sont maîtrisés. Allons, mes frères, essayez d'être polis en vous nourrissant de cette baleine ! N'arrachez pas les morceaux de la bouche de votre voisin, je vous dis ! Un requin en vaut bien un autre pour cette baleine ! Et, par Dieu, aucun de vous n'a de droits sur cette baleine. Cette baleine appartient à quelqu'un d'autre que vous. Je sais que certains d'entre vous ont de grandes gueules, bien plus grandes que celles des autres, mais des fois, à grandes gueules petits appétits, aussi la grandeur de la gueule n'est pas faite pour s'empiffrer mais pour préparer des morceaux pour les petits requins qui ne peuvent pas se servir eux-mêmes.

— Bravo, vieux Fleece ! Ça, c'est chrétien, continue !

— Inutile, m'sieur Stubb, ces maudits scélérats y continuent à se chaparder les uns les autres et à se battre entre eux, y n'écoutent pas un traître mot !

Ça sert à rien de faire un sermon à ces damnés gloutons, comme vous dites, jusqu'à ce que leurs ventres y soient bien pleins ; mais leurs ventres y z'ont pas de fond ! Et quand ils sont remplis, y vous écouteront pas davantage, parce qu'alors y sombrent jusqu'au fin fond de la mer, s'endorment profondément sur le corail et peuvent pu rien entendre du tout, mais alors pu du tout pour toujours et à jamais.

— Sur mon âme, je suis à peu près du même avis, alors, donne-leur ta bénédiction, Fleece, et je retourne dîner.

Alors Fleece étendit ses deux mains sur la foule des poissons, éleva sa voix suraiguë et s'écria :

— Maudits frères ! Faites autant de vacarme que vous voudrez, emplissez vos damnés ventres jusqu'à ce qu'ils éclatent et puis crevez !